

## CHAPITRE PREMIER

### Le coup du roi

Il était près de neuf heures du matin quand Lord Stranleigh de Wychwood, sortant de sa maison de Mayfair, traversa d'une allure nonchalante le haut du perron et se disposa à descendre les degrés pour gagner la rue.

Le jeune pair était presque trop bien habillé, trop joli. Depuis le lustre de son chapeau jusqu'au brillant de ses chaussures, depuis la coupe de ses vêtements jusqu'à celle de ses cheveux, la taille haute et svelte, la main blanche, le pied cambré, le teint pur, le profil irréprochable, tout en lui présentait ce degré de fini qu'on admire dans les dessins de mode aux devantures des tailleurs de Bond Street, dessins qu'on serait rarement tenté de prendre pour le portrait de personnes de génie.

« Mannequin habillé ! Poseur, va ! grommela un homme qui traversait rapidement la chaussée, courant à ses affaires avec une hâte fébrile. Je gagerais que ce n'est pas le cœur ou la cervelle qui le gênent, celui-là !... »

— Qu'a-t-on besoin de cerveau quand on a un revenu annuel de trente mille livres ? » interrogea son compagnon, enjambant le trottoir à sa suite.

Réflexion judicieuse, qui ferma la bouche à notre homme.

Si le critique, au surplus, avait été moins pressé ou plus pénétrant, il aurait peut-être modifié ce jugement sévère. Il aurait remarqué notamment que l'œil bleu du jeune lord, habituellement inexpressif et comme endormi sous la paupière à demi baissée, pouvait à l'occasion pétiller d'humour tranquille ou rayonner de sentiments plus nobles ; il aurait admis sans doute que l'air indifférent, un peu dédaigneux, la grâce alanguie des mouvements n'impliquaient pas nécessairement l'incapacité de comprendre ; que ces traits pouvaient tout au contraire indiquer la lassitude d'un homme qui a compris et goûté prématurément trop de choses et qui est un peu revenu de tout ; il aurait soupçonné enfin que l'excessive élégance qui excitait son rire était due plutôt au zèle d'un parfait valet qu'à l'activité personnelle de ce privilégié.

D'activité d'aucune sorte, nul, à vrai dire, ne lui en avait jamais vu déployer ; tout son être, toute son attitude représentaient l'opposé de ce mot. Ses amis trouvaient difficile, sinon impossible, de l'intéresser à quoi que ce fût. Le jeu sous toutes ses formes, qui tient une si grande place dans la vie des oisifs, semblait le laisser froid, à moins qu'il ne fût tout à fait nouveau. Et en effet, quel intérêt peut avoir la plus grosse partie pour celui que sa fortune met au-dessus du frisson de crainte ou d'espérance qui en constitue le plus vif attrait ? Il ne manifestait jamais d'enthousiasme, n'exprimait guère d'opinions, et s'il possédait un cerveau, ainsi que le donnaient à entendre certains de ses intimes, il n'en faisait pas, à coup sûr, étalage.

Autant quelques-uns semblent prendre à tâche de se signaler à l'attention publique, autant il paraissait désireux de s'y soustraire. Heureux sans y tâcher dans ses études, il n'avait point aspiré à cueillir les lauriers universitaires ; fort et adroit à tous les sports, il n'avait pas brigué les honneurs tant prisés de l'aviron et de la batte ; exceptionnellement doué comme tireur, il ne cherchait à exceller ni en ce genre ni en aucun autre. Quand venait le temps de tuer le gibier, il se rendait à sa maison de chasse en Écosse, abattait autant de coqs de bruyère que l'usage le demande ; il chassait à courre quand il convenait de le faire, s'installait à la ville, comme tout le monde, pour les trois mois de la « *season* », passait sur le continent à l'époque où l'exode continental est de rigueur, accomplissait régulièrement tous les rites que le code social impose à ceux de son ordre, mais jamais assez bien ou assez mal pour faire parler de lui, pour soulever le moindre commentaire ; il semblait que sa devise fût : *À quoi bon ?*

En parfait contraste avec Lord Stranleigh se tenait au bas des degrés un homme de son âge à peu près (plutôt voisin de trente ans que de vingt), un pied sur la première marche et paraissant indécis, en dépit de l'énergie qu'exprimait chacun de ses traits, de l'activité qui débordait pour ainsi dire de toute sa personne. L'inconnu était assez mal mis ; son feutre mou faisait penser aux vastes espaces sauvages du Far West, ou au veldt de l'Afrique du Sud ; son costume, probablement un « complet » tout fait, était ajusté sans aucune recherche ; le visage massif, entièrement rasé, semblait avoir été tanné et brûlé jusqu'à la couleur acajou par un soleil autrement violent que celui qui brillait en ce moment sur Mayfair ; l'œil était ardent, profond, impérieux. Le regard calme du jeune lord rencontra avec une sorte d'indolente surprise cet œil fulgurant fixé sur lui.

« Excusez-moi. Êtes-vous Lord Stranleigh de Wychwood ?

— Oui, dit Milord en prenant son temps.

— Mon nom est Peter Mackeller. L'Honorable John Hazel m'a donné pour vous une lettre de présentation avec l'assurance qu'à cette heure-ci on vous trouverait à peine levé. Il semble avoir sous-évalué votre énergie, puisque vous voilà déjà dehors !... »

Le ton de Mackeller indiquait l'impatience et le désappointement. De toute évidence, l'aspect de Lord Stranleigh ne le frappait pas favorablement. Mais l'objet qu'il avait en vue était trop important pour qu'il s'abandonnât à cette impression, bien qu'il ne pût s'empêcher d'en laisser percer quelque chose dans son accent et dans ses paroles. Si l'autre s'aperçut de cette nuance, il était trop parfaitement poli pour répondre sur le même ton, et trop indifférent à l'opinion du public pour s'en affecter ; un sourire plutôt amusé se dessina sous sa moustache blonde.

« Jack ne me rend pas justice, articula-t-il d'une voix douce ; aussi ne lui ferai-je pas l'honneur de lire son épître. D'ailleurs, on ne peut pas lire une lettre dans la rue, n'est-ce pas ?... »

— Je ne vois pas ce qui s'y oppose, fit Mackeller avec brusquerie.

— Non ? Vraiment ? Vous ne voyez pas ? dit Stranleigh toujours amène. Eh bien, savez-vous, je me rendais à mon club. Voulez-vous faire route avec moi et m'expliquer votre affaire pendant que nous cheminerons ? »

Il se disposait à descendre le second degré du perron quand l'autre lui fit entendre un « Non ! » si résolu qu'il s'arrêta court avec une légère élévation du sourcil ; car Sa Seigneurie, comme tout gentleman jouissant d'un revenu annuel de trente mille livres n'avait guère coutume de s'entendre dire non.

« Non ? répéta-t-il, surpris mais courtois. Que proposez-vous alors ?

— Je propose que vous ouvriez cette porte, que vous m'invitiez à entrer et que vous me donniez dix minutes de votre précieux temps. »

Le sourire ébauché sous la moustache blonde s'accrut visiblement.

« L'idée n'est pas mauvaise. Je l'adopte. »

Et ayant pris dans sa poche le minuscule passe partout dont tout homme, noble ou bourgeois, use lui-même pour ouvrir sa porte en la ville de Londres, il l'introduisit dans la serrure.

« Entrez donc, Mr. Mackeller », dit-il, s'effaçant poliment pour le laisser passer.

Puis, ouvrant une autre porte, il fit pénétrer le visiteur dans une salle d'aspect sévère située à gauche du vestibule.

Au centre de cette salle, lambrissée de chêne, se trouvait une table portant un vaste encrier, beaucoup de plumes d'oie et un classeur de petites proportions où l'on voyait, au lieu de papier à lettre ou d'enveloppes, ce qui semblait être une douzaine de paquets de cartes. Une rangée de chaises alignées contre le mur complétait cet ameublement.

« Ceci est mon cabinet d'affaires », prononça le maître du lieu, indiquant une chaise avec autant de gracieuse urbanité que si, au lieu d'un inconnu se poussant de force chez lui, il se fût trouvé en face d'un hôte bienvenu et honoré. « Asseyez-vous, je vous prie. »

Mackeller jeta un coup d'œil autour de lui : ni bureau, ni cartonniers, ni bahuts, ni coffre-fort, ni livres, ni papiers... Singulier cabinet d'affaires !

« Et maintenant », dit Lord Stranleigh, s'asseyant devant la table vis-à-vis de lui, « si vous voulez bien me passer la lettre de Jack, j'y jetterai les yeux... quoique, à vrai dire, ce qu'il écrit ne mérite guère d'habitude qu'on prenne la peine de le lire. »

Mackeller lui ayant tendu une lettre ouverte, il ajusta délibérément son monocle, déplia lentement le papier, le parcourut d'un coup d'œil, et l'ayant replacé dans son enveloppe, le rendit au visiteur.

« Puis-je vous demander de reprendre ce document ? Vous le voyez, il n'y a pas ici de panier à papier... »

Mackeller reprit la lettre de l'honorable John Hazel, et ce faisant, le froncement de son sourcil s'accrut considérablement. Ce gandin, avec ses manières affectées, son calme imperturbable, sa politesse dédaigneuse — ou qu'il jugeait telle — commençait à l'exaspérer. La présente démarche était une erreur, une perte de temps pure et simple, se disait-il avec dépit. Par quel côté prendre ce garçon fat, artificiel, prétentieux ? Qu'on lui donnât un *homme*, un vrai ! et il saurait bien se faire entendre, plaider sa cause, emporter la victoire. Mais que trouver à dire à cet être vain, orgueilleux, nourri de préjugés, fermé sans doute à tout ce qui est vivant, réel, humain ?...

Et sans se décider à parler, il fixait sur son vis-à-vis un œil irrité, se répétant pour la dixième fois que Mr. Hazel lui avait fait faire une démarche idiote. Ce fut Lord Stranleigh qui rompit le silence.

« Que désirez-vous de moi ? interrogea-t-il presque brusquement, comme si la rudesse du visiteur eût été un peu contagieuse.

— De l'argent.

— Ah ! » fit-il simplement.

Mais ce simple monosyllabe disait bien des choses. Stranleigh était outrageusement riche, encore célibataire, réputé généreux : le jeune pair était l'homme le plus *tapé* du royaume.

Il tendit la main vers le classeur placé devant lui, choisit une carte dans chacun des quatre paquets rangés à l'étage inférieur, les plaça devant Mackeller.

« En règle générale, je ne m'occupe pas des questions d'argent, commença-t-il par manière d'explication.

— Chose bien facile, sans doute, quand on a un revenu annuel de trente mille livres ! commenta l'autre, non sans amertume.

— Ah ! c'est beaucoup dire ; on exagère toujours ces choses-là ; et vous oubliez les impôts !... Mais d'ailleurs, je me suis mal fait comprendre : je voulais simplement vous exposer ma méthode en ce qui touche cette question. Voici les noms et adresses de quatre sollicitors, tous gens éminents dans leur partie, qui s'en occupent pour moi ; ces huit paquets que vous voyez là en représentent huit autres également compétents et chargés de soins analogues ; douze en tout. Mais les quatre que je choisis suffiront sans doute pour l'adresse qui nous intéresse en ce moment. Celui-ci... » indiquant la première carte « ... a le département de la charité pure et simple.

— Je ne demande pas la charité ! gronda Mackeller.

— Bien. J'explique seulement. Cette maison, dis-je, représente l'aumône sans déguisement. Quand je reçois des demandes de secours directes — la chose arrive quelquefois —, je mets mon nom au bas d'une carte pareille à celle-ci, et après information prise, le secours est octroyé, s'il y a lieu. La seconde maison s'occupe de charités d'un autre ordre : voyages au bord de la mer pour petits tuberculeux, hôpitaux, crèches, fondations philanthropiques diverses... Passons aux affaires. Celle-ci... » prenant la troisième carte « ... a pour objet de venir en aide à ceux qui, ayant fait des placements permanents, peuvent les voir menacés ; et celle-ci, la quatrième, s'occupe de tout ce qui touche à la spéculation. Le solliciteur choisit celle qui lui paraît convenir le mieux à ses besoins ; il se présente à l'homme de loi qu'elle désigne, lui expose son cas, s'arrange pour le convaincre ou n'y réussit pas ; emporte l'argent nécessaire ou s'en va les mains vides, suivant que les renseignements très consciencieusement recueillis par mon estimable représentant ont été satisfaisants ou le contraire. Par cette ingénieuse méthode, j'obtiens un double avantage : la question, quelle qu'elle soit, est réglée avec une promptitude et une autorité que je serais personnellement incapable d'y apporter, et je m'épargne les émotions inséparables de ces sortes d'affaires. Maintenant, veuillez me dire sur laquelle de ces cartes j'aurai le plaisir de mettre mon autographe à votre intention.

— Sur aucune d'entre elles, milord. Mais l'Honorable John Hazel m'a dit que si vous vouliez m'écouter, il croyait que je pourrais vous intéresser.

— Jack Hazel a dit cela ? Il devrait mieux me connaître ! fit Lord Stranleigh, se laissant aller nonchalamment sur le dossier de sa chaise.

— Il m'a dit que ce ne serait point chose facile, articula fermement Mackeller. Mais je suis accoutumé à la difficulté. Je vous ai demandé dix minutes en entrant : voulez-vous me les accorder ?

— Comment ? protesta Stranleigh ; mais voilà déjà plus de dix minutes que nous...

— ... perdons notre temps à je ne sais quel jeu de cartes : d'accord ! Mais à parler affaires raisonnables, non pas !

— Ah ! je suis plus à mon aise, je l'avoue, avec les cartes qu'aux affaires !

— Milord, voulez-vous, au nom de Mr. Hazel, qui m'assure que vous êtes réellement amis, me donner les dix minutes d'attention sérieuse que je sollicite ?

— Jack est-il intéressé en cette affaire ?

— Indirectement, oui. Il a fait une spéculation qui, pour l'heure, ne paraît pas brillante...

— Ah ! je le reconnais bien là !

— ... mais qui pourrait le devenir si je parviens à vous gagner à ma cause ; qui pourrait être avantageuse pour vous aussi, milord.

— Oh ! ne parlons pas de moi. Je ne spécule jamais. Ne vous ai-je pas dit que j'ai mes douze

chiens de berger qui entendent toutes ces choses beaucoup mieux que je ne pourrai jamais faire ?... Ainsi donc, ce pauvre Jack s'est mis dans l'embarras ? Pourquoi diantre aller se fourrer dans ces affaires de Bourse où il ne doit rien entendre ?

— S'il avait comme vous douze chiens de berger, il leur laisserait probablement le soin de le faire !...

— Très juste ! Eh bien, voilà qui suffit. Prenez vos dix minutes et tâchez de faire votre exposé aussi simple que possible. J'aime à croire que vous n'allez pas me parler chiffres ?... Je n'y comprends goutte, je vous en avertis !

— Mon père est agent de change, commença le jeune Mackeller sans paraître prendre garde à cette recommandation, et je suis son associé : Mackeller & Sons est la raison sociale de la maison.

— C'est curieux, dit Stranleigh pensif ; vous n'avez pas du tout l'air d'un *stock-broker*, mais pas du tout ! Ou du moins vous ne ressemblez pas à l'idée que je m'en fais : car je n'ai pas encore eu le plaisir de rencontrer un de ces messieurs face à face.

— Je ne le suis pas. Je suis ingénieur des mines.

— Ai-je donc mal entendu ? Ne disiez-vous pas ?...

— J'ai dit que *mon père* est agent de change ; et je suis son associé pour ce qui regarde les affaires de mines, non pour ce qui touche les affaires de Bourse.

— Est-ce l'habitude chez les gens de Bourse de mettre leurs fils dans les mines ?

— Mon père est rigidement honnête. Il a préféré voir tourner mes pas vers la science que vers l'agiotage.

— Oh ! oh ! un oiseau rare, il me semble ! Continuez, je vous en prie. Vous m'intéressez.

— Une des difficultés de son métier, poursuivit Mackeller sans s'émouvoir, est d'obtenir des renseignements absolument sûrs, concernant telle ou telle mine de métal précieux située au loin, et où ses clients, séduits par les promesses mirifiques faites aux souscripteurs, désirent mettre de l'argent. Parfois ces mines donnent une partie des profits annoncés ; la plupart du temps, on ne trouve, sous la tapageuse réclame, qu'escroquerie ou vol éhontés ; mais vienne la débâcle, il n'est pas un seul des promoteurs de l'affaire qui ne soit en mesure de montrer quelque rapport enthousiaste signé d'un ingénieur quelconque qui les exonère de toute responsabilité, et qui ferme la bouche aux mécontents. Désireux d'échapper une fois pour toutes aux risques et aux incertitudes qu'entraînent ces rapports douteux, mon père résolut de ne s'en fier désormais qu'à un autre lui-même. Il ne négligea rien pour me faire étudier à fond, pour me rendre maître de la question minière. Et sitôt que je fus en possession de mon diplôme d'ingénieur, il établit une règle dont il ne se départit point : qu'un de ses clients vienne le consulter sur quelque placement d'argent dans l'exploitation des mines, il lui conseille invariablement d'attendre un renseignement sûr ; après quoi il exige des directeurs de l'affaire que je sois envoyé officiellement sur les lieux pour étudier l'entreprise dans tous ses détails.

— Pas bête, le papa ! fit Sa Seigneurie avec une lueur d'amusement dans son œil bleu. Par ce coup de maître, il met à l'abri ses clients, se garde soi-même et procure à son fils de bons voyages et de bons émoluments. Pas bête, Mackeller senior ! »

Pour la première fois un sourire éclaira le visage sévère du visiteur.

« Oui, dit-il avec conviction, mon père est une forte tête, un véritable Écossais, tenace et pénétrant autant qu'homme le fut jamais ; et s'il ne fit de sa vie tort d'un sou à personne, nul jusqu'à ces derniers jours n'aurait pu se vanter de lui avoir extorqué de force un penny de plus que son dû. Mais on n'est pas infaillible ; et pour une fois il s'est laissé bernier... Cette journée, les quelques heures qui sont devant nous, vont décider si le dur labeur d'une existence entière sera emporté, balayé comme un fétu de paille, ou si nous pourrons le sauver... Ou plutôt... » jetant un coup d'œil à sa montre « ... la chose sera décidée dans huit minutes ; tout dépend de savoir si j'ai pu vous intéresser.

— Continuez, répéta Stranleigh.

— Au commencement de l'année présente, un groupe de sept financiers vint l'entretenir d'une affaire qui, au premier abord, ne lui plut pas, car ce qu'on lui conta lui parut sinon tout à fait incroyable, au moins fortement entaché d'exagération. Ces messieurs venaient d'acquérir conjointement la propriété de certains champs aurifères situés sur les bords du fleuve Paramakabou, dans l'Afrique occidentale, et ils désiraient former avec son concours une société au capital modeste de cent mille livres sterling pour l'exploitation de ces terrains. Ils souhaitaient, et c'était principalement pour cela qu'ils s'adressaient à mon père, que les actions fussent placées par agence privée, non pas ouvertement sur la place — parmi les clients de la maison Mackeller, par exemple.

Plus tard, quand la valeur de la mine serait victorieusement établie, il y aurait lieu de faire une nouvelle et vaste émission de titres — si vaste qu'il était impossible d'en prévoir les bornes. Et c'est ici que mon père se montra sceptique. Non seulement, affirmaient nos financiers, l'or abondait sur le terrain dont ils venaient de se rendre acquéreurs, mais il n'était point nécessaire de l'aller chercher au fond d'une mine ; il n'y avait littéralement qu'à se baisser pour le ramasser. Il se trouvait à fleur de terre et en profusion incroyable.

— Pardon de vous interrompre, dit Lord Stranleigh, mais s'il y avait une ombre de vrai dans ce qu'avançaient vos hommes, quel besoin de former une société, d'appeler le concours de la maison Mackeller ? Que ne prenaient-ils un panier et ne s'en allaient-ils eux-mêmes récolter leur or ?

— C'est bien l'objection qui traversa l'esprit de mon père. Mais ces messieurs n'étaient pas, à proprement parler, des industriels ; l'exploitation ou même la récolte de l'or brut n'était pas leur fait, et les voyages en lointains pays ne les tentaient pas, sans doute. Leur partie, c'était l'agiotage, et le théâtre préféré de leurs opérations, le *Stock-Exchange*. Ce qu'ils voulaient, je pense, à cette phase de l'affaire, c'était surtout jouer sur leurs valeurs, aimant infiniment mieux tirer l'or tout frappé de la poche des gens que de l'aller chercher à l'état de minerai au fin fond du continent noir... Quoi qu'il en soit, mon père n'ajouta qu'une foi relative à ce qu'on lui racontait ; et son premier mot fut pour énoncer la loi qu'il s'était faite, déclarer qu'il fallait que ces messieurs m'envoyassent à leurs frais faire une expertise sur les lieux. Quand j'aurais vu, on aviserait. Sans balancer, ils acceptèrent cette condition ; et les fonds me furent livrés immédiatement, avec tous les pouvoirs nécessaires.

— Ah !... Ceci ne vous persuada-t-il pas du coup qu'ils disaient vrai ? Sûrement ces gens ne pouvaient s'amuser à payer très cher le plaisir de se faire convaincre de mensonge ?

— Les choses peuvent avoir des aspects divers et complexes. Nous discutâmes la chose, mon père et moi, et après avoir formé et rejeté mainte hypothèse, nous nous arrê tâmes à celle-ci : nos financiers avaient de solides raisons pour croire à la valeur de leur propriété, mais ne possédaient aucune donnée précise sur l'étendue ou les limites de cette valeur. Quelles que fussent les conditions dans lesquelles ils l'avaient acquise, qu'ils l'eussent achetée à vil prix de l'explorateur initial, ou qu'ils craignissent quelque concurrence gênante, une chose était évidente, c'est qu'ils avaient résolu d'ouvrir la manœuvre avec prudence sur un terrain dont ils n'étaient pas absolument sûrs, quoiqu'ils en espérassent de grandes choses ; et qu'en tout cas ils préféreraient commencer les opérations avec l'argent des autres qu'avec le leur propre.

« Au surplus, ils montrèrent, je le répète, un empressement remarquable à déboursier les fonds nécessaires pour ma mission ; ce qui, ainsi que vous le dites, prouvait sans réplique qu'il y avait quelque chose de sérieux dans leur proposition.

« Ils n'avaient en effet rien à craindre du résultat de mon enquête. Je trouvai le terrain encore plus riche qu'ils ne l'avaient dépeint. Devant l'abondance incroyable du métal précieux, se présentant à fleur de terre, je fus littéralement confondu de surprise. Car c'est une aventure rare, je puis vous le dire, milord, de trouver qu'une chose mise en vente sur la place de Londres, ou sur tout autre marché du monde, dépasse en valeur le prix affiché ! Les membres du syndicat eux-mêmes demeurèrent éblouis en recevant mon rapport, et leurs projets en furent bientôt modifiés. Au lieu de fonder leur société au capital de cent mille livres, ils résolurent de la mettre au capital d'un million de livres sterling.

« Tous les papiers, tous les actes en accord avec le plan initial étaient dûment établis et signés, et mon père se disposait à proposer les premières actions à ses clients, lorsqu'on vint lui soumettre le second projet. Il le rejeta péremptoirement pour les raisons que voici. D'une part ma déclaration personnelle, quoique décisive à ses yeux, ne pouvait avoir que peu de valeur aux yeux du public en général. Ce serait folie, dit-il, d'essayer de lever une somme si considérable sur la déposition d'un inconnu comme moi. D'autre part, il serait dangereux pour plus d'une raison d'envoyer de nouveaux experts, d'ébruiter l'affaire, d'éveiller l'avidité des gens, d'attirer l'attention sur ces champs non défendus, situés en dehors de toute civilisation, et où le pillage serait si facile. Enfin, comme je vous le disais, tous les papiers étaient signés, contresignés, visés, paraphés ; mon père s'était donné beaucoup de mal pour organiser toutes choses, et il tenait naturellement à voir son travail donner des fruits. Il n'en voulut point démordre ; et comme il possède une bonne dose d'entêtement écossais, le syndicat dut céder, et remettre à plus tard l'assaut projeté sur la bourse du grand public.

« Un certain nombre d'actions avait été attribué à mon père, ainsi que c'est l'usage en pareil cas. Cela ne le contenta pas. Le rapport que je lui fis de ce que je venais de voir lui parut si surprenant, et

l'occasion d'arriver à la fortune si brillante, que non seulement il résolut d'acheter de ces actions autant que ses moyens le lui permettaient, mais encore d'emprunter pour s'en procurer davantage. Il est honorablement connu dans la City ; s'endetter lui fut, hélas ! trop facile. Aussitôt que les *Red Shallows* furent mis à la cote, ses banquiers lui avancèrent sans hésitation la somme demandée.

« Tout marcha d'abord à merveille. Les clients de mon père, parmi lesquels se trouve l'Honorable John Hazel, confiants en sa prudence et son jugement, ne firent nulle difficulté de mettre de l'argent sur les *Red Shallows* qu'il leur recommandait comme une affaire tout à fait hors ligne. En un rien de temps, cinquante mille actions furent placées ; on résolut alors d'arrêter la vente, la somme réalisée étant jugée plus que suffisante pour couvrir les premières dépenses de l'exploitation. Le syndicat gardait par devers soi tout le reste des actions non placées.

« Je fus choisi comme ingénieur de l'expédition, et chargé d'aller à Southampton retenir un steamer, choisir un capitaine, les hommes, le chef d'équipe, le matériel et les provisions nécessaires. Mais tandis que je m'occupais activement de ces choses, voici que la nouvelle compagnie se trouva subitement attaquée avec la dernière violence. Comme s'ils s'étaient donné le mot, une foule de journaux financiers ouvrirent le feu simultanément, affirmant qu'une immense escroquerie se préparait ; que le public était grossièrement trompé ; qu'il n'y avait ni or ni métal d'aucune sorte sur le site des *Red Shallows*, ni même à des centaines de lieues à la ronde, et que ceux qui avaient eu la sottise d'y mettre de l'argent en seraient pour leurs frais. Comme pris de folie devant cet assaut imprévu, le syndicat jeta sur le marché tout ce qui lui restait d'actions, et elles baissèrent du coup effroyablement.

— Un instant ! dit Lord Stranleigh. Je vous ai donné, je crois, plus que les dix minutes convenues. Vous me permettrez bien une ou deux questions. Ces financiers pouvaient-ils ignorer qu'en agissant avec cette précipitation, ils feraient tomber leurs valeurs ?

— Personne mieux qu'eux ne savait quel serait le résultat de cette manœuvre.

— Pourquoi les dépréciaient-ils ainsi ?

— Pour expulser de l'affaire mon père et ses amis.

— Mais s'ils tenaient bon ? s'ils refusaient de vendre ?

— Refuser de vendre ! Vous ne connaissez guère, évidemment, ces paniques qui passent sur le monde des spéculateurs ! Dès aujourd'hui tous les clients de mon père ont vendu leurs *Red Shallows* ; tous sauf deux ou trois, dont votre ami Mr. Hazel. Rien n'a pu les convaincre. Ils aiment mieux, disent-ils, perdre la partie que le tout !... Et la campagne continue, les actions baissent tous les jours, et mon père, qui tient bon, comme vous dites, se trouve acculé à la faillite. Il a contracté, vous le savez, un emprunt considérable ; les banquiers, pris d'inquiétude comme il est naturel, réclament de nouvelles garanties, et il faut qu'il les produise sous peine de se voir saisi à bref délai.

— Mais en ruinant votre père, ce syndicat ne se lèse-t-il pas soi-même ?

— En aucune façon. Tout fonctionne régulièrement. La société vient de tenir un meeting, d'élire son président, son bureau, pour un an. Aussitôt que mon père et ses rares fidèles seront "nettoyés", le syndicat rachètera sans bruit tous les titres dépréciés dont nul ne veut en ce moment ; il sera le maître incontesté de la totalité des actions, et il trouvera encore moyen de tirer de ce tripotage une somme rondelette, attendu qu'aujourd'hui on a les *Red Shallows* pour presque rien.

— Vous peignez là d'assez jolies canailles. Ce type fleurit-il dans la City, ou bien est-ce l'exception ?

— Je crains, milord, qu'il n'ait rien du tout d'anormal autour du *Stock-Exchange*.

— Combien vous faudrait-il pour protéger les actions que possède votre père ?

— Cinq mille livres suffiraient, je crois.

— Vous croyez ? Je n'ai pas la prétention de rien connaître aux affaires ; mais il me semble, à moi, que ce ne serait que reculer la difficulté. Supposez que ces gens poussent encore à la baisse ; qu'elle s'accroisse ; que les actions tombent de plus en plus bas : il faudra certainement que je vous donne encore cinq mille livres pour couvrir les premières.

— C'est vrai. Mais au point où elles sont arrivées, ces valeurs ne peuvent plus guère descendre. Toute la question serait pour nous de pouvoir durer un peu. La chose a été si subite, si imprévue : une conspiration menée avec un art véritablement diabolique... Si seulement on avait le temps de se retourner, de montrer à quelque personne éclairée la manœuvre criminelle de ces gens, et les avantages immenses qu'on trouverait à leur tenir tête, à garder, quoi qu'ils fassent, un pied sur les *Red Shallows* !... J'ai parlé à deux ou trois financiers qui ont paru m'écouter favorablement. Mais de là à

nous prêter de l'aide, il y a loin !... C'est alors que j'ai rencontré Mr. John Hazel, et l'idée m'est venue de lui demander s'il ne connaîtrait pas quelque riche capitaliste non prédisposé au soupçon...

— Ha ! ha ! fit Stranleigh, riant de bon cœur pour la première fois, “non prédisposé au soupçon” est excellent ! Alors, c'est ma nullité en affaires qui est ici le grand atout ?

— Non, dit l'autre avec sérieux. Mais j'ai espéré qu'un esprit non faussé par les roueries habituelles des hommes d'argent pourrait saisir l'accent de la vérité et ajouter foi à mes paroles. »

Lord Stranleigh ne dit pas s'il ajoutait foi aux paroles de Peter Mackeller. Il se contenta de presser le bouton électrique à portée de sa main. Un valet de pied parut, attendit, immobile.

« Perkins, apportez-moi quatre carnets de chèques.

— Bien, milord.

— Et dites à Henri de se trouver à la porte avec l'automobile dans cinq minutes.

— Oui, milord. »

L'homme sortit, reparut, posa sur la table quatre carnets excessivement plats et sortit sans bruit.

« Le carnet de chèques ordinaire », expliqua Sa Seigneurie, commençant à écrire négligemment, « a quelque chose d'agressif, de désobligeant... Aussi ai-je soin, quand je suis forcé d'en avoir un sur moi, de le prendre aussi mince que possible. Voilà votre chèque », ajouta-t-il, le détachant de sa souche. « Mais je vous avertis qu'il ne vous servira de rien.

— Je suis certain qu'il couvrira efficacement les actions menacées ; je suis encore plus certain que ces actions, qui valaient un souverain quand mon père les prit, en vaudront cent au bas mot dans quelques mois. Et si vous voulez en accepter la moitié en retour de ce chèque, je puis vous promettre, sans crainte de me voir démenti, que ce sera la plus brillante affaire que vous ayez jamais faite !

— Ce ne serait pas beaucoup dire, allez ! Mais pour en revenir à ce que vous me contiez tout à l'heure : votre syndicat, si je ne me trompe, a tout un an devant soi pour mener la campagne ? Le président et le bureau ont été élus tout récemment ?

— Tout récemment, oui.

— C'est bien du temps pour vous harceler ; bien du temps à maintenir la résistance. Les actions baisseront infailliblement. La banque se lassera de garder du papier sans valeur, et la situation redeviendra fatalement ce qu'elle était avant.

— Je ne partage pas votre opinion, milord. Croyez-vous que je vais demeurer inactif ? Moi aussi je ferai du tapage ! Je publierai un rapport circonstancié de cette vile manœuvre. Je le répandrai partout. Je ne crierai sur les toits...

— On ne vous écouterait pas, Mackeller.

— La plupart ne m'écouteront pas ; quelques-uns me croiront ; et ils se diront peut-être : “Ces actions coûtent si peu, achetons-en beaucoup...” J'ai encore un autre atout. Le syndicat doit craindre qu'on ne fasse du bruit autour de l'affaire, et que la curiosité s'éveillant, d'autres ingénieurs, d'autres experts ne soient tentés d'aller voir enfin de leurs yeux ce qu'il y a de vrai ou de faux au fond de ces *Red Shallows*. Je suis fermement convaincu que s'ils n'ont pas achevé la ruine de mon père à la fin de la semaine, ils se désisteront, renonçant à cette partie de leur proie pour ne pas mettre le tout en danger.

— Vous êtes optimiste, c'est clair. Cela tient sans doute à la vie de voyages et de plein air que vous avez adoptée au lieu de hanter les bureaux de la City... »

L'automobile ayant été annoncée, Lord Stranleigh se leva nonchalamment.

« Je vous accompagne jusque chez votre père, dit-il, et vous prierai de me le présenter. J'ai entendu l'ingénieur, je voudrais m'entretenir avec le financier. Pendant ce temps vous pourrez courir chez votre banquier, s'il n'est pas trop tôt.

— Oh ! voici un bon quart d'heure que la banque est ouverte.

— Nous avons en effet employé un peu plus que les dix minutes stipulées », dit Milord avec un sourire, tandis que tous deux se mettaient en voiture, une automobile « dernier cri » qui commença aussitôt de ronfler, haleter et rouler dans la direction de la City.

Quelques minutes plus tard, tous les deux pénétraient dans le cabinet de l'agent de change.

« Je tiens les cinq mille livres ! jeta joyeusement le jeune ingénieur, après avoir expédié rapidement les présentations.

— Alors, vite à la banque ! » répondit Angus Mackeller, un vieillard au front sévère, à la tête blanchie, aux yeux creusés par l'angoisse et la fatigue.

« Ah ! je vous assure que je ne tarderai pas ! Vous m'excuserez, milord, si je vous quitte ?

— Comment donc ? je vous le demande ! C'est à votre père que je désire parler. Pour vous, je ne vous l'ai pas caché, je n'approuve pas vos plans, et je ne partage pas vos espérances... »

Mais il n'avait pas fini de parler que le bouillant Peter était déjà loin.

Le vieux Mackeller fixa sur son visiteur un regard pénétrant.

« C'est vous qui avez prêté cette somme à mon fils ?

— Oui.

— Si vous n'approuvez pas son affaire, pourquoi y risquer de l'argent ?

— C'est justement ce que je me demande. Je suppose que le jeune homme m'a plu, que j'ai cru en lui, qu'en dépit de moi-même il m'a intéressé... Une jolie petite histoire de banditisme, celle qu'il vient de me conter ! De tels coquins doivent être l'exception, même dans ce milieu où ils opèrent, du moins il faut l'espérer.

— Non. C'est moi qui suis l'exception ! Un vieux routier de ma sorte devait prévoir tous leurs tours, et ne se point laisser prendre comme un novice !...

— Ah !... Vous voyez, j'ignore absolument les us et coutumes de la City et je voudrais me renseigner un peu. Dites-moi, vos sept financiers, vendent-ils leurs titres personnellement ?

— Non, certes. Ce sont tous gros messieurs très riches, surtout Konrad Schwarzbrod, le promoteur principal de l'affaire. Ils ne vont pas au marché offrir leur marchandise, si c'est là ce que vous voulez dire.

— C'est là ce que je veux dire. Alors ils emploient des sous-ordres ?

— Certainement. Ils ont une vingtaine de courtiers qui offrent ces actions — et qui ne trouvent point preneur !

— Connaissez-vous ces gens-là ?

— Comme ma poche.

— Sont-ils vos ennemis ?

— Il n'y a ni amitié, ni inimitié à la Bourse, milord Stranleigh, il n'y a que des intérêts.

— Oh !... vos intimes, alors, sont prêts à vous déchirer si l'intérêt le demande ?

— Sans aucun doute.

— Quelle caverne !

— Vous dites bien : une caverne. Il y a beau jour que je l'estime telle ; et je comptais avant peu me retirer aux champs, n'entendre plus parler finances !... Vous le voyez, je n'ai pas voulu que mon fils unique prît une carrière où il est si difficile de monter si l'on veut garder les mains nettes. Que ne me suis-je résolu plus tôt à prendre ma retraite ! Mais cette affaire des *Red Shallows* m'a ébloui, car j'ai la plus absolue confiance en la parole de mon fils ; je me suis cru certain de toucher enfin la fortune que j'étais si désireux de lui laisser. Et voilà que cette confiance même a été ma perte. Elle m'a induit à me relâcher de mes précautions habituelles, juste au moment où il aurait fallu redoubler de vigilance.

— Croyez-vous que cinq mille livres vous tireront de ce pas ?

— Je ne sais. Nous avons affaire — je m'en suis aperçu trop tard — à des gens hardis, totalement dénués de scrupules et qui savent préparer leurs coups avec une habileté infernale. La panique qui s'est déclarée a été si rapide, si soudaine, que je m'en trouve tout désorienté... Mais après tout, ma réputation est bonne, quoique ce soit moi qui le dise ; quant à l'affaire, elle est plus que bonne, elle est merveilleuse, et si je tiens encore une ou deux semaines, le courant peut changer.

— Vous parlez de panique. Une affaire comme celle-ci serait-elle capable, à elle seule, d'influencer le marché ?

— Non, non ! Je ne parle que de celle qui a sévi parmi mes clients. L'affaire des *Red Shallows* est une trop petite chose pour causer même un frisson sur la place de Londres... Et pourtant elle menace de m'écraser !

— Vous dites qu'il y a vingt courtiers qui vendent ces actions dépréciées, et que vous les connaissez tous ; où offrent-ils ces valeurs ?

— Sur le *Stock-Exchange*, à leur bureau, dans la rue, n'importe où.

— Existe-t-il à votre connaissance vingt autres courtiers, hommes sérieux, solides, capables d'exécuter avec intelligence des ordres très précis ?

— Oui.

— Supposons que nos vingt agents se rendent aujourd'hui simultanément, à midi précis, aux bureaux des vingt autres, seraient-ils certains d'y trouver quelqu'un prêt à vendre ?



— Oui.

— Même si leur chef était absent ?

— Oui.

— Avant de vendre, croyez-vous qu'ils jugeraient à propos de communiquer ensemble ou avec le directeur principal ?

— Je ne sais pas. Cela dépendrait des instructions reçues.

— S'ils refusaient de vendre, qu'arriverait-il ?

— Les actions monteraient instantanément, et nous n'aurions plus besoin de vos cinq mille livres. Je vois à quoi vous tendez, milord Stranleigh. Vous voulez essayer de faire ce qu'on appelle un *bluff* ; il n'y a qu'un défaut à votre plan, c'est qu'ils ne refuseront pas de vendre : ils déchargeront sur vous tout leur stock !

— Bon ! Je craignais un refus. Voici donc qui va à merveille. Prenez de moi la commission suivante, le premier ordre de Bourse que je donne en ma vie, veuillez vous le rappeler pour m'excuser et suppléer à mon ignorance si quelque chose cloche dans mon programme. Choisissez sans bruit vos vingt agents. Donnez-leur carte blanche quant aux débours, et large indemnité pour leur peine ; mais insistez fermement sur un point, faites-en la condition *sine qua non* de l'affaire : que chacune des vingt attaques individuelles soit exécutée au même moment. Veillez à ce qu'ils ne laissent pas aux vendeurs le temps de communiquer entre eux, et donnez-leur ordre d'acheter tout ce qui s'offrira de *Red Shallows*.

— *Tout !* Mais, milord, cela représente une fortune, et les vendeurs exigeront paiement immédiat.

— Ils l'auront. J'aime les jeux nouveaux, et celui-ci me fascine — peut-être parce que je n'y comprends goutte.

— Hum ! Il me semble, à moi, que vous le comprenez singulièrement bien, au contraire. Mais ce que vous ne regardez pas d'assez près, ce sont les chiffres ; savez-vous, milord, que ceci peut vous coûter un demi-million ?

— Va pour le demi-million ! Préparez sans retard les papiers nécessaires ; moi, je vais m'occuper de mettre l'argent à votre disposition ; et pas plus tard qu'à midi et demi je suis d'opinion que nous devrions tenir en main toutes les actions des *Red Shallows* qui sont à vendre. C'est même trop d'une demi-heure, à mon sens. Votre fils et moi, nous avons brassé en moins de temps une affaire qui comportait plus de difficultés et d'explications. »

Pendant quelques instants, Angus Mackeller ne répondit pas. Et tandis qu'il tenait un œil d'aigle fixé sur Lord Stranleigh, des pensées contradictoires traversèrent son cerveau enfiévré.

Il n'est pas indispensable d'être versé dans les secrets du cœur humain pour comprendre la tentation qui assaillait le vieux financier. L'aventure n'avait certes rien de banal. C'était comme si un candide pigeon se fût risqué dans l'aire d'un rapace en quête de proie ; comme si quelque mouton bêlant eût conçu l'aimable projet d'aller rendre visite en son antre à un loup affamé. Ce clubman du West End, cette fleur d'aristocratie, ce jeune inutile, scandaleusement riche, chargé de plus de titres qu'il n'en pouvait porter, et dissimulant certainement, sous la culture des universités et l'impeccable politesse apprise, une arrogance également colossale, voilà le pigeon à plumer, l'agneau à mettre en pièces ! En cinq minutes l'opération pouvait être expédiée : le vieillard eut un long soupir.

« Lord Stranleigh, dit-il enfin d'un ton sévère, il est de mon devoir de vous avertir que vous mettez le pied dans un bourbier d'où il ne vous sera pas aisé de vous tirer. Personne ne peut savoir ce que ce syndicat nous tient en réserve ; et une fois que vous serez pris dans cet engrenage, toutes vos possessions peuvent y passer, sachez-le bien, pour immenses qu'elles soient, me dit-on. Vous avez remis à mon fils un chèque de cinq mille livres, et vous ajoutez à ce généreux prêt une valeur plus grande en me disant que vous avez cru en lui. Ce mot m'a touché. Moi aussi, je crois en mon fils. Il est tout ce qui me reste de précieux au monde, et c'est bien plus pour lui que je combats que pour moi-même. Prêtez-lui, s'il le faut, cinq mille autres livres pour défendre les premières ; et autant encore pour protéger les secondes, mais ne vous commettez pas dans cette aventure !... Vous, si jeune, si ignorant des ruses, des traquenards, des fraudes de ces gens retors... non, je ne puis permettre que vous vous risquiez dans une pareille tourmente ! »

La voix d'Angus Mackeller tremblait. Sur le visage habituellement impassible du jeune lord, un sourire singulièrement attirant se dessina.

« Si je suis ignorant, vous êtes averti. Si je manque d'expérience, vous en avez à revendre.

— Oui. Mais voyez où mon expérience m'a mené. Enfoncé jusqu'au cou, jusqu'aux yeux dans la

vase ! Failli si mon banquier dit un mot !

— Avez-vous étudié l'histoire de France, Mr. Mackeller ?

— Non. Je me suis borné à celle de mon pays.

— Peut-être estimez-vous les études universitaires, la culture générale, comme passe-temps sans valeur ?

— Pour un homme d'affaires de ma sorte, je les estime telles, sans contredit.

— J'hésite presque, en ce cas, à vous citer un fait d'histoire qui me traversa la tête, tandis que votre fils me contait les hauts faits de votre syndicat des sept. L'affaire s'étant passée il y a quelque six cents ans pourra paraître surannée à un moderne financier comme vous ; mais elle offre des analogies si frappantes avec celle qui nous occupe qu'il faut que je vous la dise.

« En ce temps-là, il y avait un syndicat composé lui aussi de sept membres. Le chef de cette bande était Jacques de Molay, grand maître des Templiers ; lui et ses six compagnons étaient tous grands politiques et guerriers éprouvés. Leur pouvoir était immense, leurs richesses incalculables, leur arrogance sans limites. Des seigneurs et des rois venaient déposer chez eux leurs trésors ; ils furent en quelque sorte les banquiers de leur temps, et devinrent peu à peu un danger pour le monde. Comparées à ces géants de la finance, vos sept canailles sont de bien petites gens ; car en dehors de l'argent pur et simple, ceux dont je vous parle avaient la force des armes, le prestige de la race, l'autorité du caractère sacerdotal ; les rois mêmes pouvaient trembler devant eux. Mais Philippe le Bel ne trembla pas. Il opéra sur eux le coup que je vous recommandais tout à l'heure. À midi, le 13 octobre 1307 — fatale conjonction des treize ! —, chaque Templier vivant en France fut arrêté, emprisonné, jugé. Le plan avait été organisé dans le plus profond secret ; le mouvement fut exécuté avec fermeté et promptitude. En un clin d'œil les Templiers se trouvèrent sans pouvoir ; le roi fit main basse sur leurs trésors et le syndicat périt sur le bûcher.

« Tandis que votre fils me contait son affaire, j'ai cru remarquer qu'il s'irritait sourdement de ce qu'il prenait chez moi pour de l'inattention. Je l'ai vu serrer les dents comme pour dire : "Ce freluquet m'écouterait ou il dira pourquoi !" Je n'étais pas inattentif ; mais le souvenir de Philippe le Bel était venu de force se placer devant mes yeux ; je pensais à la magnifique simultanéité du *coup du roi* et un irrésistible désir d'imiter cette antique partie d'échecs venait de s'emparer de moi. Croyez-le bien, il se trouva alors dans le voisinage du monarque quelque ami pour lui conseiller la prudence, pour l'avertir qu'on ne touchait pas impunément aux Templiers, et le conjurer de renoncer à cette dangereuse entreprise. Il passa outre et s'en trouva bien.

« Mettez d'ailleurs votre esprit en repos. Je ne risque rien de sérieux en cette partie, car je me ferais scrupule de toucher à des biens que je tiens comme un simple dépôt, et que j'ai à cœur de laisser intacts à ceux qui viendront après moi. Il ne sera pas nécessaire de faire appel à ces fonds. Je suis un homme simple ; je ne parviens pas à dépenser la moitié de mon revenu ; le reste s'accumule chez mes banquiers. Allons sans tarder nous entendre avec eux ; ma voiture est à la porte ; je vous la laisserai aussitôt que la question d'argent sera réglée, afin que vous ne perdiez pas une minute. Ne lésinez pas ; allez-y largement, et soyez rigoureusement exigeant quant à l'ensemble de l'attaque : tout est là, je crois. Téléphonnez-moi à mon club, le Corinthian. Quel est le prix des *Red Shallows* aujourd'hui ?

— Ce matin, ils sont partis à trois shillings et six pence ; mais depuis ils ont dû tomber de plusieurs points.

— Bon. Avec quelques centaines de livres sterling, on en achètera des masses ; et si nous réussissons à opérer *simultanément*, sans accroc, comme le roi notre modèle, nous mettrons la main sur tout le stock disponible avant que les actions aient eu le temps de monter. Partons vite, Mr. Mackeller ; il n'y a pas un moment à perdre ; mais si vous organisez votre sortie en silence et avec décision, vous pouvez montrer, j'espère, à ces loups dévorants qu'il y a encore du poil chez le vieux chien de berger ! »

À une heure et dix minutes, ce même jour, une automobile flamboyante s'arrêtait devant le Camperdown Club, à Pall Mall, aussi appelé le Corinthian ; Mackeller père et fils, en sortant vivement, franchirent le vestibule, s'élancèrent dans l'escalier la tête haute, le triomphe sur le visage et dans toute leur allure. Avec sa nonchalance coutumière, Lord Stranleigh s'avancait à leur rencontre. Il ne s'était guère écarté d'ailleurs de la cabine téléphonique et savait déjà que d'un bond prodigieux les *Red Shallows* avaient remonté au pair au courant de la dernière heure.

« D'autres bonnes nouvelles ? demanda-t-il, interprétant la physionomie des deux arrivants.

— Bonnes ! Dites triomphantes ! sans précédent ! s'écria le vieux Mackeller tout surexcité. Non

seulement ils ont livré *tout* ce qu'ils avaient, mais ils nous ont vendu soixante-dix mille actions de plus qu'il n'en existe !

— Vraiment ? Voilà qui semble peu judicieux, commenta Sa Seigneurie avec calme.

— Peu judicieux ! fit écho à son tour le jeune Mackeller. Je vous crois. Vous les tenez sous votre genou. Vous pouvez les mettre en morceaux, les ruiner de fond en comble, les réduire en poussière ! Car vous avez le droit absolu de mettre tel prix qui vous plaira sur ces actions qu'ils viennent de vendre, qu'ils sont dans l'impossibilité de livrer, et qu'ils ne peuvent acheter que chez vous !

— C'est l'exacte vérité, corrobora Mackeller senior avec une énergique affirmation de la tête. Et après tout, nous n'avons pas usé de votre chèque !...

— Le voici, dit Peter en produisant le papier, et merci tout de même !

— Je me félicite que tout ceci ait marché assez vite pour nous permettre de déjeuner ensemble », dit Stranleigh, reprenant le chèque avec indifférence, comme il l'avait donné, et le glissant dans la poche de son gilet. « Le Corinthian se pique d'avoir le meilleur cuisinier qui soit à Londres, et j'ai commandé un déjeuner français en l'honneur de Philippe le Bel, notre inspirateur. Il fit rôtir son syndicat sur le bûcher ; au nôtre, nous nous contenterons de brûler les doigts !... »